

LANCE HAWVERMALE

À l'aveugle

thriller traduit de l'anglais (États-Unis)
par Denis Beneich

Chambon
NOIR

Pour maman. Va, bats-toi, triomphe.

Chapitre 1

Pas une goutte de pluie n'était tombée ici depuis quatre cents ans.

Gabe savait que c'était vrai. Il le savait, même si debout sur cette étendue de terre, on ne pouvait être sûr de rien. C'était l'effet que produisait le désert sur vous. Et ce désert en particulier où il n'y avait ni monstres de Gila, ni cactus, ni Bédouins glissant majestueusement sur le sable à dos de chameau. Aucune vérité tangible dans un endroit aussi hostile. On se faisait avoir à tous les coups.

Gabriel Traylin parcourait du regard l'étendue du désert sous la nuit, fumant sans se préoccuper de l'épouvantable cancer qu'il se préparait, songeant à cette inimaginable sécheresse envahissante. Quatre siècles, et pas une seule larme tombée du ciel. Comparé à ce désert d'Atacama, au nord du Chili, celui qui se trouvait dans son pays, le désert des Mojaves, prenait des allures de plaine inondable. Ici, les quelques précipitations ne se mesuraient qu'en millimètres et encore ne s'agissait-il que de rare brouillard. Les milliards d'étoiles scintillantes dans le ciel n'étaient pas plus énigmatiques que cette aridité-là ; ce crâne évidé de toute terre. Ce qui s'était passé ici n'était arrivé nulle part ailleurs ; total et lugubre démenti de toute forme de vie.

Comme quelques-unes des femmes que j'ai connues, songea-t-il, ne plaisantant qu'à demi.

Toujours à blaguer, celui-là, même quand il était seul. Peut-être aurait-il mieux fait, à dix-huit ans, de monter sur les planches plutôt que d'aller à l'université de Stanford ? Après tout, il n'y avait

pas grande différence entre un comique fauché et un doctorant endetté jusqu'au cou par le remboursement de ses prêts étudiants. Il s'agenouilla pour écraser son mégot de cigarette sur une pierre qui n'avait jamais connu la douceur de la rosée.

Derrière lui s'élevait l'observatoire, pareil à un gigantesque et silencieux vaisseau fantôme.

Des astronomes de l'Union européenne avaient bâti l'édifice en 2008. L'aridité spécifique à cette région fournissait au télescope de 20 mètres de diamètre une vue des cieux parfaitement dégagée de la moindre bannière de nuages. Aucune onde radio ne venait troubler le ciel. De rares avions passaient. Bien que le désert d'Atacama fût pour le moins hostile à toute forme de vie, dès qu'il s'agissait d'observer le rayonnement d'une ancienne étoile, on était, pour ainsi dire, aux premières loges. Fier de cartographier des galaxies bien trop lointaines pour présenter un intérêt quelconque, Gabe ne valait pas mieux que ses collègues. À vingt-neuf ans, il était aussi le plus jeune d'entre eux, ce qui pouvait l'exempter de son péché d'orgueil.

Rubat appelait ça « la gloriole de Galilée ».

Oh, ce Rubat ! Des mots de poète, mais une hygiène de clochard. Il avait promis à Gabe de l'emmener en ville – ses réserves de bandes dessinées et de cigarettes s'épuisant –, mais tout portait à croire qu'il avait oublié. Gabe était sur le point de regagner l'observatoire pour aller rejoindre son collègue et lui rappeler sa promesse, lorsque, dans l'obscurité, quelque chose remua.

À une centaine de mètres de distance dans l'étendue désertique, à peine discernable sous la lueur des étoiles, quelque chose se déplaçait.

Ce n'était pas un simple mouvement, mais plutôt une sorte de *glissement*.

Gabe se redressa, le mégot de sa cigarette entre les doigts.

La silhouette se déplaça d'est en ouest, facilement, avec la souplesse d'un félin ou d'un gymnaste. Naturellement, pas de puma dans les parages, attendu qu'il n'y avait rien à y chasser. Quant au gymnaste ou à n'importe quel autre représentant de l'espèce humaine... tout ce que Gabe savait c'était que, à part les fantômes,

esprits desséchés des morts, que les indigènes prétendaient apercevoir quelques fois, il n'y avait âme qui vive dans le coin.

Alors, qu'est-ce que c'est ?

Il s'éloigna de l'imposante masse de l'observatoire et fit une douzaine de pas dans la poussière. Puisqu'il n'y avait aucun éclairage extérieur susceptible de déranger le travail des astronomes, Gabe savait qu'à la condition de se tenir parfaitement immobile, il demeurerait invisible pour quiconque. Il n'avait pas voulu s'embêter à prendre sa veste en jean avant de sortir fumer une cigarette, et la fraîcheur de l'air du soir le faisait maintenant frissonner. Atacama était certes un désert, mais la zone se trouvait privée des pluies que l'impénétrable cordillère des Andes arrêtaient, laissant ce dernier versant sous le vent, là où l'air était privé de l'humidité des montagnes. Situé à 4 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, Atacama n'était pas une étendue de sable brûlant comme le Sahara, mais, à l'inverse, un vortex glacial qui grignotait la planète, telle une brûlure par acide.

Indifférent au froid, Gabe chercha du regard la chose remuante, persuadé qu'il ne pouvait s'agir là d'une illusion d'optique, encore moins d'un spectre découpé dans les ténèbres de la nuit. Posément, sans le moindre empressement, la forme continua à se déplacer, à peine plus qu'une ombre noire sur un fond plus noir encore, impossible à distinguer, mais pourtant repérable. Ç'aurait pu être n'importe quoi. Ou n'importe *qui*.

Minute !

Gabe obtempéra à son propre commandement. Bon Dieu, mais qu'est-ce qu'il fichait ? Durant les six mois où il avait été affecté à ce poste, effectuant le parcours semé d'embûches de ses recherches doctorales, pas une seule fois il n'avait aperçu quoi que ce soit dans ce désert. Il savait ce que Rubat dirait. La silhouette flottante n'était qu'un de ces petits voyous chiliens venu piquer quelques litres d'essence dans le garage de l'observatoire. Pour Rubat, pas question de faire confiance aux gens du coin. C'était un astrophysicien yéménite aux idées bien arrêtées, qui croyait que, un jour, les autochtones viendraient s'en prendre aux étrangers, observateurs d'étoiles, brandissant des torches et des fourches de leur propre fabrication.

Gabe aimait bien ce musulman grincheux encore que – bizarrement – il n’ait jamais vu son visage.

Mais le moment était plutôt mal choisi pour penser à cela. La chose continuait à se déplacer tranquillement vers l’ouest. Gabe ne s’était jamais considéré comme quelqu’un de particulièrement courageux, et le temps manquait de toute façon pour remporter la médaille de la bravoure. Hésitant à se lancer à la poursuite de cette chose, quelle qu’elle soit, il était en même temps hors de question de laisser quiconque s’introduire dans le garage pour piquer de l’essence. Sans véhicules opérationnels, ils seraient contraints de faire appel à un pont aérien. Parcourir à pied une telle étendue aride reviendrait en effet à se promener en cherchant la corde pour se pendre.

Quel que fût ce truc, ça ondulait comme une nappe d’huile sur de l’eau sombre.

« Qui es-tu ? » murmura Gabe, les mots s’échappant à peine de ses lèvres. Se tenant au bâtiment, il gardait les yeux fixés sur la forme et avançait avec elle en suivant ses mouvements. Il en était presque convaincu désormais : il ne pouvait s’agir que d’un homme, bien que cet homme se déplaçât sans faire le moindre bruit. Gabe aurait dû entendre les pas de l’intrus, mais il régnait ici-bas le même silence que dans le cosmos. Nul autre bruit que le rythme de son propre pouls, s’accélérait.

Peut-être s’agissait-il du cousin de l’abominable homme des neiges.

Gabe leva un sourcil devant une telle absurdité. Le week-end dernier, un habitant du coin lui avait raconté l’histoire de Gigante d’Atacama : un géant qui, à ce qu’on rapportait, errait sur ces terres arides. Et, tout comme pour les légendes de Bigfoot du Nord-Ouest américain, la silhouette de Gigante apparaissait invariablement floue lorsqu’on parvenait à le photographier.

Un flou qui ne collait pas à la silhouette qui se déplaçait ce soir dans la pénombre.

Gabe avait choisi le métier d’astronome pour deux raisons. La première tenait à la possibilité d’être seul ; il n’avait jamais été quelqu’un de très sociable, mais c’était dû à sa condition. La seconde, parce qu’il y avait des choses tout là-haut et que cette

idée lui plaisait beaucoup. Des choses qu'on ne trouvait pas sur Terre. Des choses qui avaient participé à la création de l'univers.

Ou, pareillement, des choses qui erraient dans la nuit en plein désert.

Merde. Il fallait qu'il se décide à aller jeter un œil et il le savait.

Rassuré de savoir que l'obscurité le protégerait en le dissimulant, Gabe s'aligna sur la trajectoire du coureur. Quelques secondes plus tard, il fut évident que Gigante ne se dirigeait pas vers le garage, mais plutôt dans la direction du groupe électrogène.

Une paire de gros générateurs de 500 kilowatts chacun constituait le dispositif de sécurité de l'observatoire. Ces mastodontes à moteur diesel reposaient sur des amortisseurs de vibrations de qualité industrielle, pesant l'un comme l'autre un peu plus de trois tonnes et demie, et fournissaient à l'observatoire une alimentation électrique constante en cas de coupure de courant, garantissant ainsi aux serveurs informatiques la capacité d'analyser les données sans qu'une seule parcelle d'information binaire soit perdue. Comme presque tout ce qui se trouvait dans l'observatoire, et jusqu'aux cabines de douche, était informatisé, l'électricité était, par conséquent, la sainte-patronne du lieu ; bénie soit-elle. Saboter les générateurs aurait été...

« Pourquoi ? murmura Gabe. Pourquoi quelqu'un ferait-il cela ? »

Aucune réponse ne lui vint. Les terroristes n'avaient pas besoin de raison. Cet homme qui courait avec une telle aisance en pleine nuit n'était peut-être pas un terroriste, mais un anarchiste. Ou un écoterroriste. Un fondamentaliste religieux ? Un autre genre d'excentrique enragé ? Dans le monde d'aujourd'hui, la liste des suspects était interminable et seule la CIA en connaissait l'étendue, avec, peut-être, quelques journalistes de la presse à scandale.

La silhouette continuait à se déplacer. Gabe se lança à sa poursuite.

Il la rattrapa aux abords du groupe électrogène.

Installés dans un bâtiment annexe en tôle ondulée, les générateurs reposaient sur une dalle de béton coulée par les ouvriers de la région, mais dont le financement avait été assuré par les

contribuables suisses. Bien que le laboratoire de recherches astronomiques fût un projet public auquel douze gouvernements européens s'étaient associés, ce n'était un secret pour personne qu'une société aérospatiale privée, basée à Genève – la Zubriggen Global –, en était le principal actionnaire. Gabe n'avait jamais rencontré le moindre ressortissant d'un pays comme la Suisse, connue pour sa neutralité, mais concevait aisément que cette neutralité ne verrait pas d'un bon œil quiconque menacerait le bon fonctionnement de leur Taj Mahal sud-américain.

Un instant, il songea à rebrousser chemin pour aller chercher de l'aide. Et si le type était armé ?

À quoi bon ? Aucun des astronomes – tous de véritables geeks – n'aurait été capable de lui prêter main-forte. Par comparaison, on aurait pu dire que, de tous, Gabe était encore le plus cool, surtout parce qu'il connaissait son Chuck Palahniuk tout autant que son Roger Penrose* sur le bout des doigts et qu'il n'avait pas l'air complètement ringard avec un blouson de cuir sur le dos. Toutefois, il n'était pas sans savoir que la caractéristique principale des geeks, c'était l'aveuglement.

Il persévéra. Le bruit de ses pas résonnait lourdement à ses oreilles. Son seul espoir, c'était que l'intrus soit suffisamment absorbé par sa tâche pour ne pas entendre son poursuivant approcher. Gabe le désigna du nom de « Messenger de Minuit », à l'instar de celui d'un personnage de bandes dessinées, lorsque, tout à coup, le Messenger cessa de courir. Arrivée au groupe électrogène, la silhouette ralentit. Gabe était suffisamment près d'elle pour constater qu'il ne s'agissait pas de Gigante, mais plutôt d'un homme mince, et pas très grand. Ses traits se réduisaient à des aplats d'ombres.

D'où sortait-il ? Il avait couru depuis le fond du désert. Tout le monde le savait, il n'y avait rien d'autre plus loin que des villes fantômes datant des mines de nitrate dont l'exploitation avait pris fin voilà bien des années de cela. Les mines étaient donc fermées à

* Chuck Palahniuk : romancier américain, auteur notamment de *Fight Club*.
Roger Penrose : mathématicien et physicien britannique dont les travaux portent sur la théorie de l'origine de l'univers.

présent, ces villes pareilles à des coquilles vides qui rappelaient les sites de tournage des vieux westerns, avec leurs portes battues par le vent et un vague sentiment de menace suspendu dans les airs. Plus personne n'y vivait depuis les années 1940, date à laquelle l'azote synthétique avait réduit au minimum les demandes de matière première naturelle. Des vieilles familles qui avaient exploité le salpêtre, il ne subsistait plus rien, sinon des villes rayées de la carte et quelques cimetières.

Parvenu au coin du groupe électrogène, le Messenger s'esquiva et disparut.

Tout en espérant que l'obscurité continuerait à le dissimuler s'il se tenait le plus tranquille possible, Gabe avança, à l'opposé du bâtiment annexe, tout en gardant une distance d'environ 5 mètres entre lui et les parois métalliques. En surface, aucun câble électrique ne venait relier l'observatoire à l'annexe ; tous étaient souterrains. Le bâtiment vrombissait faiblement. À l'intérieur, un équipement d'une valeur approchant le million d'euros. Bien que les consoles de contrôle fussent installées dans une pièce sécurisée, située à proximité du bureau de Rubat, quiconque à l'intérieur de l'annexe circulant entre les générateurs et des courants d'un mégawatt de puissance aurait pu compromettre le bon fonctionnement de l'installation pendant plusieurs semaines de suite.

Gabe ralentit tandis qu'il parvenait au coin du bâtiment. Puis il s'agenouilla avant de s'immobiliser.

Et attendit.

Les étoiles rugissaient silencieusement. Un rugissement qui remontait à cent millions d'années, souvent bien plus encore. Gabe connaissait le nom de pas mal d'entre elles. Il était dépourvu de toute capacité à créer du lien, et n'avait peut-être que deux véritables amis, mais il était le frère de sang de chacune des étoiles qui parsemaient le ciel de la nuit. C'était pour de tels moments qu'il vivait ; ces moments au cours desquels les étoiles s'adressaient à lui. Et, chaque fois, il leur répondait.

L'obscurité se déplaça.

Le Messenger apparut à l'autre bout de la bâtisse et fit quelque chose qui en révéla la nature indubitablement humaine.

Il se plia en deux, posa les mains sur ses genoux et tenta de reprendre son souffle.

Pourquoi courez-vous ? Gabe avait une théorie pour tout, depuis l'essence de Dieu jusqu'à la mousse quantique contenue dans le corps d'un homme vivant sur le plancher des vaches. Mais pour ce qu'il apercevait en face de lui, il n'en avait pas. Il n'y avait tout simplement aucune raison, en effet, susceptible d'expliquer la course, en pleine nuit, d'un homme seul à travers l'endroit le plus désertique de la planète.

Au moment où le Messager se redressa, quelque chose l'atteignit à la tête.

Gabe recula.

Sous l'impact, le crâne de l'individu était aussitôt parti sur le côté. Gabe ne pouvait distinguer que les contours de la silhouette, ce dernier mouvement n'avait rien de naturel, cela ne faisait aucun doute. Une seconde plus tard, un bruit semblable à un léger soupir se fit entendre. Puis, le Messager s'effondra.

Gabe s'avança davantage, s'attendant à voir Gigante avec une poignée de cailloux dans les mains, mais rien ne transparaissait, sinon les ténèbres pesantes de la nuit.

Lorsque, tout en se mordant la lèvre, il considéra de nouveau la forme étendue à ses pieds, le coureur d'autrefois n'était plus qu'un tas informe au sol.

Gabe retint son souffle. Avant d'expirer lentement. Il attendit. La silhouette effondrée demeura immobile. Quelque chose avait certainement atteint l'homme à la tête, mais l'auteur du coup ne paraissait se trouver nulle part. Vu l'obscurité profonde de la nuit, le désert aurait aussi bien pu être rempli d'assassins, mais Gabe n'en aurait jamais rien su.

Des assassins ?

Ressaisis-toi, mon vieux.

Pourtant, le Messager ne bougea pas. Peut-être était-il...

« Ne me claque pas entre les doigts, murmura Gabe. Bon Dieu, ne me claque pas entre les doigts. » Il voulait regagner l'observatoire, mais au lieu de cela, il se dirigea vers la silhouette étendue face contre terre. Il avançait lentement, le pouls palpitant à

ses poignets. Sa vie s'était déroulée sans histoire. Il avait suivi des études de spectrométrie et, comme tout geek qui se respecte, s'était passionné pour les émissions et les films qui passaient sur une chaîne de télévision dédiée à la science-fiction. Lorsqu'il buvait, c'était toujours sans trop d'excès. De toute sa vie, il n'avait couché qu'une seule fois avec une femme. Elle avait un corps aussi merveilleux que celui des pin-up dessinées par Alberto Vargas*. De cela, Gabe en avait gardé un souvenir impérissable, bien que pour ce qui était des traits du visage, il ne pût en dire autant : il n'en avait conservé aucune image. Somme toute, rien de sa vie passée ne l'avait préparé à ce genre de situation ; avançant à quatre pattes en plein désert chilien, à une heure du matin, vers un inconnu qui était probablement mort.

Au diable, toutes ces incertitudes ! Gabe s'approcha davantage et découvrit des traces de sang.

À cette distance, sa rétine recueillait juste assez de lumière pour que le halo sombre entourant la tête de l'homme à terre puisse être discerné.

L'éclairage aurait-il été satisfaisant, Gabe aurait juré que le corps de l'homme qu'il avait vu s'était transformé à l'instant en ombre du désert. Atacama recéléait mille et un sortilèges, disait-on. Il pétrifiait les vagabonds, s'abreuvait de l'eau qui était en vous ; il vous asséchait comme une momie.

Le Messenger de Minuit était mort de terreur. Une forte odeur de transpiration flottait dans les airs. Dans l'obscurité, le pantalon du type paraissait informe, mais sa chemise présentait quelques caractéristiques qui créaient une image plus précise de l'homme : de couleur blanche à l'origine, des manches longues, un col boutonné. Il y avait un renflement à l'un de ses poignets. Gabe se pencha, s'assura qu'il s'agissait d'une montre ; un de ces modèles lourds et tapageurs, avec chrono intégré, qu'affectionnent tant les sportifs. À présent que Gabe avait un meilleur angle de vue, il découvrit le cadran de la montre, les aiguilles tritium, luisantes et affichant les secondes et

* Alberto Vargas (1896-1982) : illustrateur américain devenu célèbre pour ses dessins de pin-up parus dans le magazine *Playboy* au cours des années 1960-70.

minutes qui continuaient de tourner, même après la mort de son propriétaire.

Mort, mais pas seulement. Assassiné.

S'attendant à une attaque, Gabe tourna sur lui-même. Son regard balayant l'étendue d'avant en arrière, sans que la nuit fournisse un quelconque indice.

Le tueur avait-il pris la fuite ? Ou bien se trouvait-il encore dans les parages ? Par quel prodige avait-il pu y voir quelque chose dans cette nuit de poix et à une telle distance ?

Transpirant malgré le froid, Gabe reprit l'inspection du coureur mort. Peut-être n'était-il pas trop tard ? Il saisit le poignet de l'homme, mais le serra trop fermement pour pouvoir détecter le moindre pouls. Il inspira, expira longuement, relâcha quelque peu sa prise, priant pour que, cette fois, il sente une pulsation.

Rien... ou peut-être un faible rythme ? Étaient-ce les battements de son propre cœur qu'il percevait au bout de ses doigts ? Ou ceux de l'individu qui était encore vivant ?

Sans raison apparente, son regard se porta sur le visage de l'homme.

On aurait pu croire qu'à présent, il renoncerait à toute autre tentative. Mais non. Voilà qu'il s'y remettait, examinant les traits du visage – le nez, la bouche, les yeux et les oreilles de part et d'autre – pour, au final, ne récolter qu'un brouillard insignifiant.

Du plus loin qu'il s'en souvienne, Gabe avait toujours été incapable de reconnaître les traits d'un visage, de différencier un visage d'un autre.

Les neurologues avaient un terme pour cela : « prosopagnosie » – trouble de la reconnaissance des visages. Gabe avait grandi, reconnaissant sa mère à ses vêtements, à la mince alliance qu'elle portait au doigt et, naturellement, au timbre de sa voix. Les traits de son visage restaient cependant indistincts et auraient pu appartenir à ceux de son père ou de son oncle, voire à ceux d'un célèbre présentateur de télévision. Les amis rencontrés au hasard de sorties en ville étaient des étrangers jusqu'à ce qu'ils se mettent à parler. Il aurait pu rencontrer un homme une douzaine de fois et, à la treizième poignée de main, ne pas davantage

savoir de qui il s'agissait, à moins que son costume ne soit coupé d'une certaine manière ou qu'un piercing n'orne sa lèvre ; bref, il fallait à tout prix que ces fichus trucs ressortent, sans quoi n'importe quel visage ressemblait littéralement à tous les autres. Ces mêmes visages n'apparaissaient pas flous pour autant. Gabe décelait chaque détail. Seulement, l'un des effets du développement aberrant de son cerveau avait été de lui rendre impossible toute comparaison de détails d'un visage à l'autre. S'il reconnaissait son propre visage dans un miroir, c'était seulement parce qu'il se tenait devant et qu'il le savait. Mais si vous lui aviez présenté son autoportrait en même temps qu'un portrait d'Ernest Borgnine* en lui demandant de pointer son propre visage, il aurait tenté sa chance à pile ou face.

De cela, il n'en avait presque jamais parlé à quiconque, parce que personne ne l'aurait cru. Par ailleurs, il avait appris à compenser, et comme un beau diable en plus.

Pour l'heure, ça ne l'aidait pas beaucoup. Le Messenger aurait pu être son frère, il n'aurait pu le savoir qu'en vérifiant la tache de naissance que Ronny avait au creux de l'avant-bras.

Qui êtes-vous ? se demanda-t-il. Telle était la pensée qui lui revenait le plus souvent, un peu comme chaque fois qu'il rencontrait le regard de quelqu'un.

Qui êtes-vous ?

Prosopagnosie mise de côté, ce que Gabe avait maintenant sur les bras, c'était une tonne d'emmerdes. Il se passa les mains dans les cheveux, tâchant de ne pas paniquer, quand bien même il sentait tout son corps en proie à se laisser envahir par cette émotion. Où était le caillou ? D'une manière ou d'une autre, il fallait qu'il retrouve l'objet qui avait causé tout cela ; preuve que Gigante était bel et bien dans les parages, et qu'il semait des victimes.

Il ne distinguait aucun caillou.

Merde. S'il n'y avait pas de caillou, alors ça voulait dire que...

Gabe ferma les yeux.

* Ernest Borgnine (1917-2012) : acteur américain connu pour ses rôles de méchant dans les films des années 1940.

Le Messenger de Minuit avait été abattu par balle. Et puisque Gabe n'avait pas entendu de détonation, il en déduisit que l'arme était équipée d'un silencieux.

Un silencieux.

Gabe se redressa et, décidé à regagner le sombre observatoire, il se rua vers le bâtiment. Il n'aurait jamais pu reconnaître le visage de sa mère, mais il connaissait son rire, la délicatesse de ses gestes, et il se rappelait avec une précision parfaite la manière dont elle avait murmuré : « Je t'aime, mon coucou », le jour où il avait embarqué pour le Chili. À vrai dire, c'était encore un gamin qui n'avait rien à faire dans ces régions lointaines, ayant grandi protégé dans sa chambre d'enfant, à l'écart d'un environnement social qui aurait pu compliquer davantage encore le handicap dont il souffrait déjà. Tout en courant, Gabe pensa à sa mère, se demandant aussi quelle distance il pourrait parcourir avant qu'une balle de silencieux ne l'atteigne à son tour, assouvissant de son propre sang l'interminable soif du désert d'Atacama.